

Denise Desautels, Normand Baillargeon, Michel Dallaire

Yvon Paré

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2008). Compte rendu de [Denise Desautels, Normand Baillargeon, Michel Dallaire]. *Lettres québécoises*, (130), 34–35.



☆☆☆ 1/2

Denise Desautels, *Le cœur et autres mélancolies*,
Rennes, Éditions Apogée, 2007, 96 p., 14 \$.

Le voyage n'arrive pas à faire oublier ses blessures

Denise Desautels a séjourné dans la villa Beauséjour de Rennes, en Bretagne, à l'automne 2005. Une résidence qui lui a permis d'écrire, mais aussi de donner des conférences et de faire des lectures publiques dans plusieurs villes de France.

Le cœur et autres mélancolies, une fois de plus, permet de constater qu'un écrivain, d'un livre à l'autre, retourne souvent à l'enfance, à cette « blessure » qui guérit difficilement. Poètes, romanciers et essayistes cherchent plus ou moins volontairement à masquer cette cicatrice.

Je pense à Madeleine Monette. Dans son roman *Les rouleurs*, elle tente de circonscrire cette meurtrissure. Élise Turcotte, dans *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, entreprend un dialogue improbable avec la mort.

Cette « grande extravagance » marque l'œuvre de Denise Desautels. Elle ne cesse de la confronter pour apprivoiser peut-être cette présence qui a ravagé son enfance. « L'enfance dont il est question ici ressemble drôlement à la mienne, vécue dans le Québec d'avant 1960 et marquée par dix morts en dix ans. » (p. 79)

Dans « Ce fauve, le bonheur », la poète revient sur ses pas pour se rappeler ces tragédies. Dans « Tombeau de Lou », elle tente de faire le deuil d'une grande amie emportée par un cancer foudroyant.

MÉDITATION

« *Le cœur et autres mélancolies* comporte des textes autour de l'image du père et un journal de résidence, qui alternent, ce qui permet à leurs mélancolies de se relayer », explique l'écrivaine en guise de préliminaire. On ne saurait mieux cerner ce récit en forme de méditation. « Vous refaites surface, une nuit de mai. Cinquante-trois ans après votre disparition. Dans Paris où vous n'avez jamais mis les pieds, où votre fille se transplante chaque printemps en quête d'aération. Le large. Ce qu'il permet de visions et de fouilles. » (p. 11)



DENISE DESAUTELS

Une obsession. Sa mère a continué d'évoquer ce père, comme s'il allait rentrer le soir après le travail, comme s'il était simplement parti en voyage.

Et cette façon qu'a eue votre femme, sa mère — sa bouche incessante, pleine de vous, avide, goulue, en ce qui vous concerne, mais toujours en deçà du sûr, de l'authentique —, d'occuper le devant de la scène, l'encombrant de tumultes et de tombes, en ayant l'air d'entretenir votre mémoire, ne la disculpe pas. (p. 33)

Au hasard des circonstances, elle évoque des amies, des présences au Québec et des lectures qui l'ont réconfortée comme des mains amies.

Un texte dense, d'une beauté qui arrête à chaque boucle de la phrase. Denise Desautels, une fois de plus, s'y montre une orfèvre incomparable. Des textes ciselés comme des prières ou ces installations qu'elle affectionne et qui se dressent comme des miracles d'équilibre.



☆☆☆☆

Normand Baillargeon, *Sève et sang, chants et poèmes de révolte et d'espoir*,
Mémoire d'encrier, Montréal, 2007, 206 p., 22,95 \$.

Certains poèmes et chants défient le temps

Normand Baillargeon a regroupé quarante-sept écrivains, poètes et chansonniers qui ont marqué l'histoire en écrivant des textes qui réclament l'indépendance et l'égalité. Certains sont très connus. Pensons à Guillaume Apollinaire, à Louis Aragon, à Martin Luther King, à François Villon, à Gaston Miron, à Jean Narache et à Gilbert Langevin.



Certains écrits claquent comme des bannières que l'on exhibe dans toutes les circonstances. Pensons à *Gens du pays* de Gilles Vigneault. Un peu tout le monde peut fredonner cette

chanson qui marque les anniversaires et qu'on entonne en diverses occasions.

D'autres chants sont associés à des époques révolutionnaires et à des violences qui ont fait trembler les sociétés. Qui se souvient maintenant qu'*À la claire fontaine*, un air anodin, était le chant de ralliement des Patriotes de 1837 qui combattaient l'armée britannique ? *Le temps des cerises*, une chanson douce et nostalgique, a su galvaniser les esprits des mutins de la Commune de Paris. Louise Michel l'a sûrement entonnée à plusieurs reprises. Mais qui connaît Jean-Baptiste Clément, son auteur ?

ACTUALITÉ

La plupart de ces textes restent émouvants. Pensons à « L'affiche rouge » de Louis Aragon. Une belle simplicité qui évoque la lutte et le combat.

*Tout avait la couleur uniforme du givre
À la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans baine en moi pour le peuple allemand.* (p. 136)



NORMAND BAILLARGEON

Chants qui dénoncent l'esclavage et l'exploitation, stances qui proclament la liberté et l'égalité des individus, se dressent contre la folie de la guerre. « Le déserteur » de Boris Vian est un classique qui conserve malheureusement toute son actualité.

Rodney Saint-Éloi, l'éditeur, a raison d'écrire dans sa préface : « Je me rends compte combien est bâillonnée l'expression populaire, ici comme ailleurs. La poésie, la révolution, la solidarité, la fraternité, l'égalité, le peuple, le pain, l'usine, le soleil sont de plus en plus évincés du discours social. » (p. 7)

En ces temps incertains, les poètes s'égarer trop souvent dans des énigmes formalistes et théoriques. Et peut-être que les soubresauts de la Bourse ne sont guère inspirants. Mais avec le réchauffement de la planète, la désertification, l'Afrique et le sida, le « Protest Song » a toutes les raisons de ne jamais mourir. Les humains ne cessent de renouveler l'horreur.

Des groupes comme Loco Locass reprennent la tradition du chant de protestation et de revendication avec succès. Les rappeurs ont réinventé cette manière de crier sa colère.

Une anthologie précieuse qui rappelle qu'un texte traverse les époques quand il sait toucher l'émotion, les gens et les pousser vers un geste libérateur.

☆☆
Michel Dallaire, *L'anarchie des innocences*,
l'Interligne, Ottawa, 2007, 138 p., 12,95 \$.

Comment réussir à s'éloigner de sa société ?

De tout temps, des hommes et des femmes ont tenté de fuir leurs semblables pour explorer une autre manière d'être. L'entreprise fascine. Que ce soit à la manière de Robinson Crusoe ou de Jack Kerouac.

Un homme se retranche dans un appartement, jure d'en sortir le moins possible. Il fait l'erreur de rester branché à Internet, laisse une fenêtre ouverte par où les autres vont se faufiler. Pourquoi cette fuite alors, cette volonté de couper avec le monde ?

L'impression d'être en manque de pureté ou de fraîcheur, victime du temps qui coule vers des contrées reculées. L'idée omniprésente d'être surveillé. Réfléchir à l'occasion de se perdre dans un autre, de disparaître aisément, sans chercher à accumuler



MICHEL DALLAIRE

quoi que ce soit, surtout pas les souvenirs.
(p. 17)

Des messages arrivent par courriel et des présences s'imposent. Le contact est maintenu avec une « femme aux crevettes » et des phrases surgissent sur l'écran. Sont-elles de lui ou d'un autre... La schizophrénie n'est pas loin. « Parmi les innombrables pourriels reçus pendant la nuit, il tombe sur un message de son je antérieur lui demandant de donner signe de vie. » (p. 81)

Si « je est un autre », les deux côtés de la pièce de monnaie finissent par se confondre. Une descente en soi qui évoque la solitude de l'écrivain qui cherche à dompter les phrases, se colle à un personnage qui s'amuse à l'entraîner dans toutes les ruelles.

ÉCHEC

Le récit oscille entre le poème et la prose, tente de s'aventurer dans un espace différent sans vraiment y arriver. L'écriture se perd dans des phrases qui tournent à vide, sauf à quelques occasions où elle effleure une réalité qui sort le lecteur de la banalité.

*Dans son ciel
l'esquisse d'une main
des doigts comme des langues
sur sa chair coupable* (p. 53)

Michel Dallaire ne peut que constater son échec, que tout recommence dans une sorte de danse qui entraîne le monde. « Il se rend compte qu'il a oublié où a débuté cette histoire qui recommence sans cesse, avec ou sans lui. » (p. 123)

Une fatalité qui mène à la désespérance, peut-être au cynisme...